

# HORIZONS

*collectif*

N° 02 avril 2021

LE MAGAZINE

**MAURIZIO LEONARDI**  
Zingari a vreizh

**MADELEINE GALLÉE-FERRÉ**  
Nomades du Kirghizistan

**JOHN KALAPO**  
Esclavage moderne au Mali

**HENRI GUILLOU**  
Belfast

**CYRILLE BERNON**  
Grèce - camp Idoméni

« L'engagement de chacun au-delà de l'esthétique seule »

**MAGAZINE N°2  
AVRIL 2021**

Photo de couverture : Madeleine Gallée-Ferré

**Horizons Collectif**

*Bernard BIRIEN - Madeleine GALLÉE-FERRÉ - Sylvie GOLVET  
- Henri GUILLOU - Sasa POPOVIĆ - Jacques ROUQUETTE -  
Sylvie TACHOT-GOAVEC - Jacques VILLAIN -  
Arkadiusz ŁAWRYWIANIEC*

<https://www.horizonscollectif.com>

[info@horizonscollectif.com](mailto:info@horizonscollectif.com)

06 48 36 54 52

ALL IMAGES ARE COPYRIGHT ©horizonscollectif AND CANNOT BE  
REPRODUCED WITHOUT AUTHORIZATION.

**SOMMAIRE**

<b>1</b>	<b>« SOMMAIRE »</b>
<b>2-3</b>	<b>« ÉDITORIAL » Sylvie Golvet</b>
<b>4</b>	<b>« ZINGARI A WREIZH » Maurizio Leonardi</b>
<b>29</b>	<b>« NOMADES AU KIRGHIZISTAN » Madeleine Gallée-Ferré</b>
<b>52</b>	<b>« ESCLAVAGE MODERNE AU MALI » John Kalapo</b>
<b>65</b>	<b>« BELFAST » Henri Guillou</b>
<b>91</b>	<b>« UNE ENFANCE DANS LES CAMPS, IDOMENI, GRÈCE » Cyrille Bernon</b>

## En lumières



*Est-ce ainsi que les hommes vivent ?* demandait Louis Aragon dans son *Roman inachevé*, publié en 1956.

Les photographes qui témoignent, pour **Horizons Collectif** et ailleurs, disent en écho : « Voici ce que nous avons observé. Regardez ! » C'est en revenir aux faits, par l'expérience sensible.

Ce deuxième numéro de notre Mag évoque des réalités dont l'actualité se renouvelle, alors qu'on les espérait anciennes et dépassées. Les années, quelquefois les siècles, n'y font presque rien.

Le Brexit montre que la coexistence des catholiques et des protestants, en Irlande du Nord, reste fondée sur une situation conflictuelle, 27 ans après les officiels dépôts des armes par les parties en guerre.

Le réchauffement climatique menace les ressources des peuples nomades, au Kirghizistan, alors que beaucoup d'entre eux reprennent leur mode de vie énergétiquement très sobre, depuis la fin de l'occupation soviétique en 1991. Les plus forts sont dangereux. Ils ne font que changer de visage.

Le drame des migrants qui fuient vers l'Europe ne trouve pas de solutions, la fermeture du camp d'Idoméni ou d'ailleurs n'y change rien, l'effacement provisoire de ce vaste problème dans les médias, - pour cause de pandémie -, ne peut faire illusion.

L'esclavage au Mali dans sa forme ancestrale est de retour, après les temps anciens du commerce des esclaves et des colonisations. Le travail forcé de milliers d'enfants est l'une de ses facettes actuelles.

Les confinements multiformes interrogent notre liberté de circulation, dans tous les pays, y compris en France où d'incessantes réclamations ont été nécessaires depuis 1789, avant de la voir reconnue par la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme en 1948. Quel écho imprévu au Livret de Circulation, obligatoire pour les gens du voyage jusqu'en 2017, que les actuelles Attestations de Déplacement dérogatoires et autres Justificatifs de Déplacement professionnel ! Tandis que reprennent force des mécanismes de constructions collectives fantasmagiques. Les nomades en pays sédentaire en sont une cible, comme les autres individus ou groupes différents de la norme moyenne, à chaque époque. La liste est longue.

Est-ce ainsi que les hommes vivent sur la planète Terre, où il leur faut cohabiter ?

Les séries photographiques de Maurizio Léonardi, John Kalapo, Cyrille Bernon, Madeleine Gallée-Ferré et Henri Guillou mettent en lumière des sujets qui ont en commun d'interpeler notre conception de la justice et de l'humanité. La matière sensible rapportée de leurs expériences touche notre cœur. Parfois heurte notre sensibilité, par leur force ou leur parenté avec le pathos.

Ils agissent en tant que photographes, par leur démarche d'entrée en dialogue, par la diffusion de photos qui relaient des appels à l'aide, alertent sur des souffrances et des menaces. À nous qui recevons leurs photos se pose la question d'utiliser à bon escient le potentiel d'émotions qu'elles éveillent en nous. Voici l'heure, toujours actuelle, de nous emparer de cette force, de donner corps à des doutes ou des certitudes.

Des sujets qu'ils proposent à notre attention, nous avons tous une connaissance plus ou moins superficielle. Ces photos agissent comme des stimulants. Elles donnent envie de nous informer davantage, - guidés par les lumières de notre raison critique -, d'explorer les zones d'ombre autant que les parties éclairées, tenter de comprendre, élargir les points de vue, varier les zooms pour accéder aux contextes. Et plus si affinités.

Une belle invitation à laisser agir les sentiments autant que la conscience raisonnante, en nous, héritiers des philosophes des Lumières et des artistes romantiques, des cultures traditionnelles et de la modernité. Citoyennes et citoyens du monde qui nous devons de tenter quelques réponses, au cours de nos existences remplies de questions.

Sylvie Golvet

## « ZINGARI A VREIZH Maurizio Leonardi



Crédit photo Olivier Favier

**Zingari a Vreizh, « Tsiganes de Bretagne »** en italo-breton, c'est à l'origine, le projet de Maurizio Leonardi, photographe napolitain résident à Douarnenez. Depuis 2012, il rencontre les Zingari de Bretagne. Dans son parcours photographique, ce n'est pas un hasard mais un cheminement auprès des personnes en marge de notre société.

Auprès des gens du voyage, Manouches, Gitans, Tziganes, Roms,... il va témoigner de leur présence sur le territoire breton.

Sur les aires d'accueil de Douarnenez, Quimper, Concarneau, Lorient, Quimperlé, Caudan, Brest... il fait halte un temps pour partager à leurs côtés un quotidien qu'il découvre avec un plaisir certain, où il recueille des moments de vie, auprès des enfants mais aussi des adultes, lors des repas, de la chasse, d'un mariage, mais aussi dans des portraits sensibles. Il prête volontiers l'un de ses boîtiers afin d'initier les jeunes à la photographie.

*«J'espère, par ce projet favorisant le dialogue et la rencontre inter-culturelle, offrir un autre regard sur les gens du voyage, encourager la tolérance, la compréhension de la diversité, susciter l'échange autour de ces photographies. Donner à voir la présence gitane en Bretagne, permettra de mieux connaître les gens du voyage, de ne pas se cantonner à la méfiance et l'exclusion.»* Cette population souffre de préjugés, de clichés, et d'une méconnaissance générale de la part de ses contemporains, sa façon de vivre ayant été rendue mythique par l'imaginaire collectif.

L'exposition se compose d'une trentaine de photographies argentiques. Un montage sonore de 15 minutes, plongeant le spectateur dans l'ambiance d'une place, est disponible à l'installation et en libre écoute sur son blog : [Écouter](#)

**Zingari a Vreizh** se tient pour la première fois au Fourneau à Brest, en juin 2013, lors du Festival Carnets de voyages « Ici et Ailleurs » .

Puis lors du Festival de cinéma de Douarnenez, en août 2013.

Un reportage lui est consacré par France 3. Médiatisation sur Le télégramme, Ouest-France, France Bleu Breizh Izel, Radio Bro Gwened.

2014, exposition au café-concert Aux Angés, à Guern (56).

2016, lors du Festival Welcome in Tziganie, à Seissan, dans le Gers.

Maurizio Leonardi remporte le 1er prix dans la catégorie photo, lors du Festival "Ami Rom", à Teramo, Italie... (23ème International Art Competition Gypsy Friend), en 2016.

Photographe-Auteur  
maurizio.leonardi@outlook.com  
<http://maurizio-leonardi.blogspot.com>

















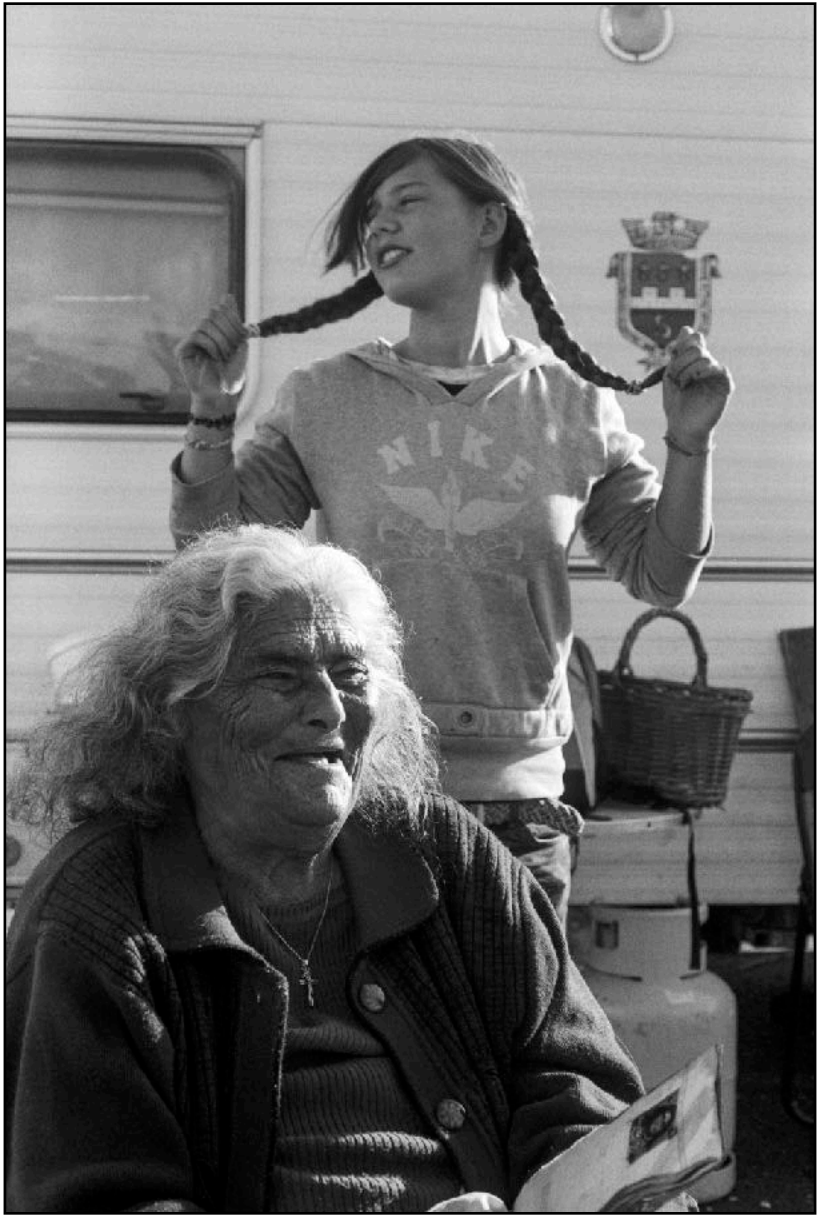








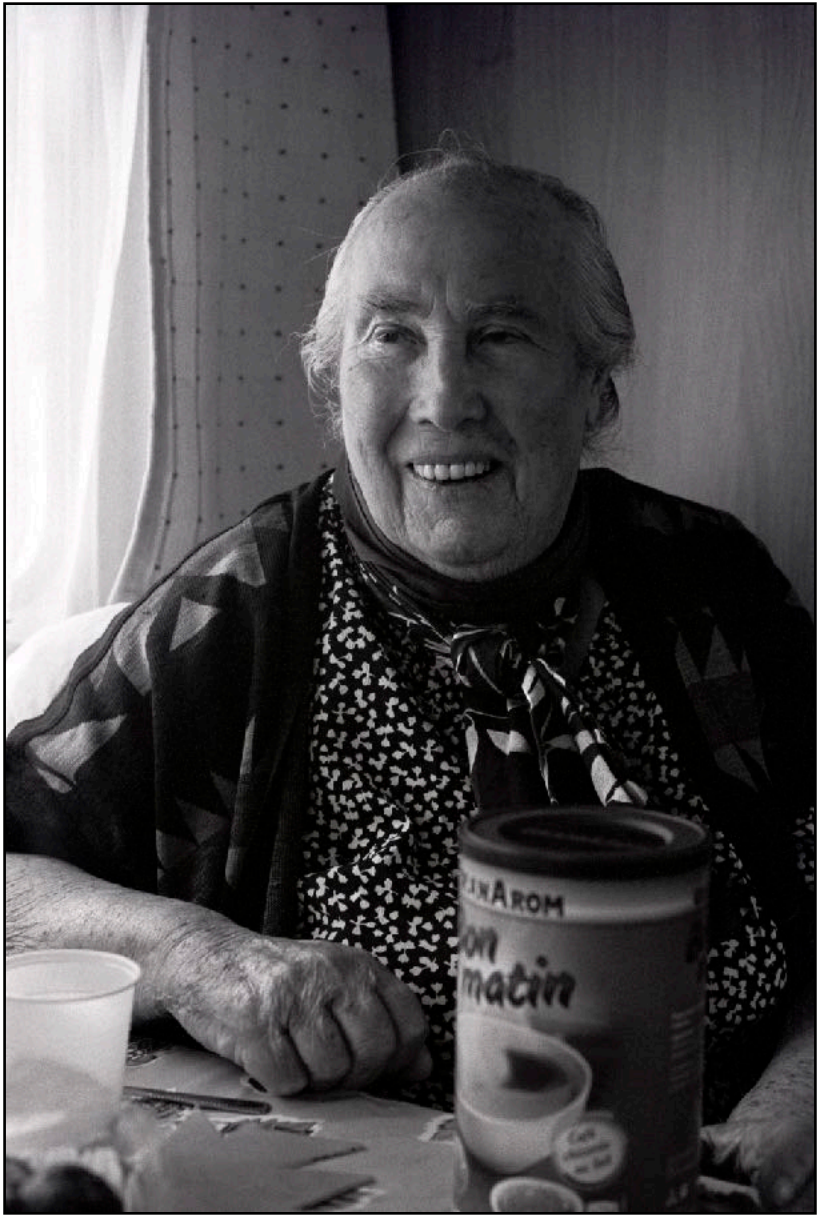










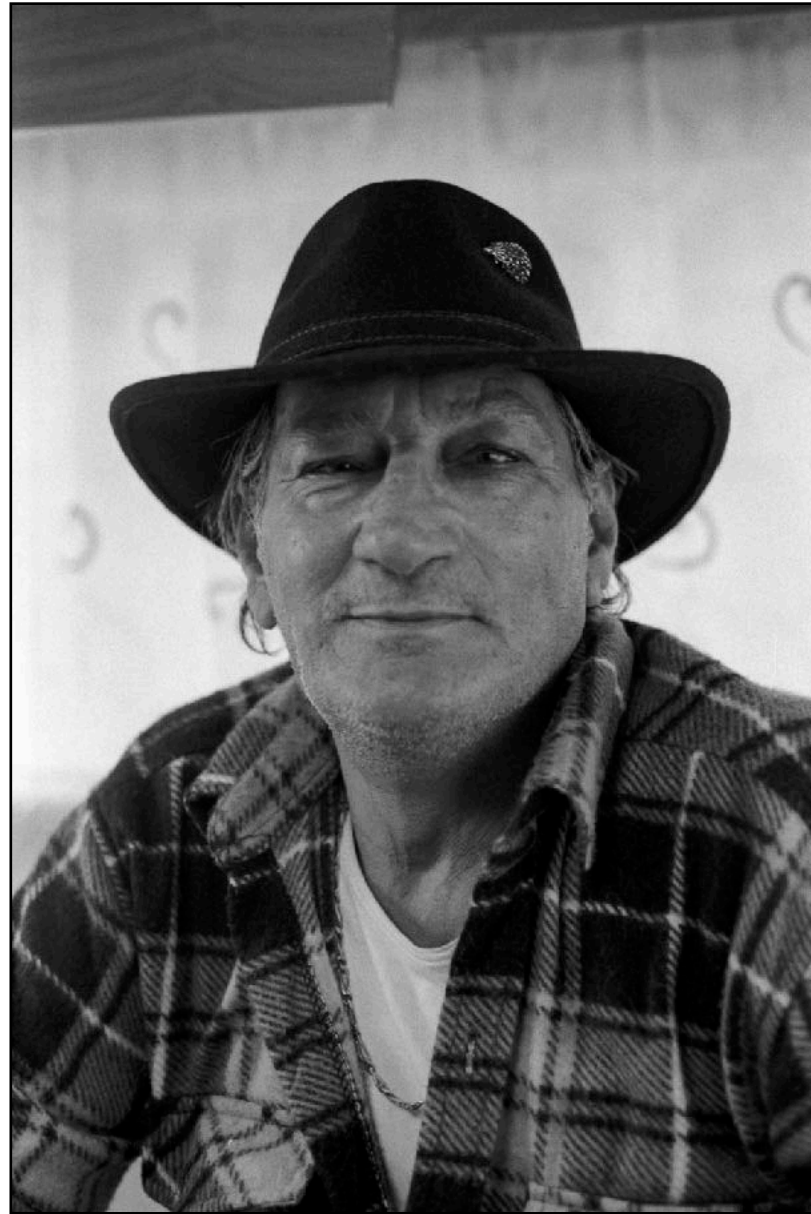














## « REGARD SUR LES NOMADES DU KIRGHIZISTAN » Madeleine Gallée-Ferré

Regard sur un pays où les moeurs et les gestes continuent de se transmettre de génération en génération.

C'est un pays qui a su choyer et préserver son patrimoine pour qu'il puisse subvenir au quotidien de sa population.

Entre lacs cristallins et montagnes déchiquetées s'étendent les pâturages où les nomades installent leurs troupeaux de chevaux, de moutons et de yacks. Ils font pousser leurs yourtes là où seuls les gestes essentiels rendent beau le moment partagé à leur côté.

Depuis l'indépendance de 1991 le nomadisme se développe.

Le paysage semble figé depuis des siècles et pourtant on observe une augmentation de la température de 1,2°C en 20 ans et jusqu'à 8°C sont prévus d'ici à la fin du siècle au Kirghizistan.

Dans ce petit pays d'Asie centrale, les Nomades sont les plus vulnérables au changement climatique et tentent de s'adapter ... et ils se doivent de s'adapter !

Du printemps à la fin de l'été des milliers de kirghizes migrent vers les hauts plateaux au terme d'une longue transhumance, puis rejoignent la vallée vers les pâturages d'hiver.

Depuis 1991 le nomadisme se développe et joue un rôle majeur dans la construction de l'identité nationale, l'agriculture employant entre un tiers et la moitié de la population.

La fonte des glaciers résultant du réchauffement climatique a une répercussion directe sur les pâturages qui manquent d'eau.

Une ONG kirghize a mis en place un projet global d'adaptation à ce changement climatique.

Depuis 2013 des formations sont notamment organisées avec les nomades. La surexploitation est le premier défi à relever, car la tentation est grande pour les éleveurs de posséder des troupeaux de plus en plus grands afin de maximiser les profits. Les pâturages déjà dégradés par le manque d'eau s'abîment alors plus vite.

***Le Kirghizistan est l'un des pays qui contribuent le moins aux émissions de gaz à effet de serre dans le monde. Et pourtant, à cause de sa topographie, les 6,2 millions de kirghizes sont extrêmement vulnérables au changement climatique.***





Yack élevé pour sa laine, son cuir, sa viande, son lait ... la bouse séchée sert de combustible.







Habitat traditionnel des nomades, structure démontable et recouverte de couvertures de feutre.



Pour un nomade « avoir un cheval c'est avoir des ailes » .



Réserve de bouse séchée pour le chauffage et la cuisine.















Les jeux traditionnels gardent une place importante dans la vie des nomades.





Le Bouzkachi, jeu traditionnel du même type que le polo, mais la balle est ici remplacée par une chèvre morte.





Le « Kumiss », lait de jument fermenté, est la boisson favorite des nomades.









## « ESCLAVAGE MODERNE » Le travail domestique des enfants au Mali John Moussa Kalapo



Moussa Kalapo est né en 1983 à Bamako. Après avoir pratiqué la comptabilité et l'informatique, il s'inscrit en 2010 au Centre de formation en photographie (CFP) de sa ville où il développe ses compétences en création d'images et élargit ses connaissances sur la photographie, ce qui le fascine depuis des années. En 2011, il obtient son diplôme en photographie conceptuelle et documentaire. Stagiaire pour le projet Mali-Photo pour la conservation et l'archivage des négatifs photographiques, il est directement au contact du patrimoine de célèbres photographes africains tels que Malick Sidibé, Abderahmane Sakaly, Adama Kouyaté et Tijani Àdigún Sitou. Il est alors co-fondateur et membre actif de l'association **Collectif images Conceptuelles** et contribue régulièrement à la plus grande banque d'images mondiale : Getty Images.

Sélectionné pour Telling Time, l'exposition panafricaine de la 10e édition des Rencontres de Bamako - La Biennale africaine de la photographie - où il présente son projet le plus récent : Esclavage moderne. Ce travail sera récompensé par un deuxième prix, celui de l'innovation, lors du festival de la quinzaine de la photographie au Bénin en 2016... avant d'être présenté à l'Institut Français de Bamako dans le cadre du colloque international sur l'esclavage en Afrique de l'Ouest.

En mars 2017, John participe à une résidence de quinze jours à Rabat au Maroc, sur le thème « Rabat, l'Afrique en capitale ». Il présente à cette occasion une série dénommée « Présences » dont les images ont été exposées dans la Galerie Bab Rouah.

Tout récemment John a participé au festival « Phot'Aix 2020 » d'Aix en Provence « Regards croisés Afrique-Provence » en

présentant « Empreintes de mes rêves » où il dévoile sans artifices des conditions de vie assez communes et franchement indigentes de sa société, à travers la prise de vue de chambres. Il a ensuite été accueilli en résidence par la Galerie NegPos à Nîmes.

Dans l'avenir, il souhaiterait créer « *un espace d'échange culturel où il y aura des animations, des ateliers de photos, de vidéo, de peinture, de lecture de portfolios et de critique d'art* », divisant son oeuvre photographique en trois catégories : le travail commercial conceptuel, l'éditorial pour les magazines et les reportages, et enfin les projets d'inspiration personnelle.

### Le travail domestique des enfants au Mali

» Au Mali, environ deux enfants sur trois sont économiquement actifs. Ces enfants (âgés de 5 à 17 ans) travaillent entre autres comme domestiques chez des particuliers qui sont parfois leurs propres parents. Ces enfants sont sollicités dans presque toutes les concessions.

Certaines familles en possèdent même deux, voire trois, selon le volume de la famille. Les enfants domestiques commencent à travailler tôt le matin et n'arrêtent qu'à 18 heures pour un maigre salaire journalier de 1000 Fcfa qu'ils reversent intégralement à leurs parents, car ils travaillent pour ces derniers.

Quand ils ne travaillent pas dans les concessions familiales, ils sont envoyés la plupart du temps sur les chantiers, dans les carrières ou aux champs, autant de lieux où ils sont soumis à l'une des pires exploitations des enfants. Ils (surtout les garçons) peuvent par exemple casser de la pierre qu'ils transportent à bouts de bras à longueur de journée.

Autrement dit, ce sont des enfants particulièrement vulnérables, qui peuvent être soumis à des abus physiques, et parfois même à de la violence.

Les parents conscients doivent savoir qu'ils exploitent leurs enfants, ce qui est une forme d'esclavage... alors qu'ils devraient veiller à leur bien-être en évitant notamment de leur imposer des travaux dommageables pour le corps. »

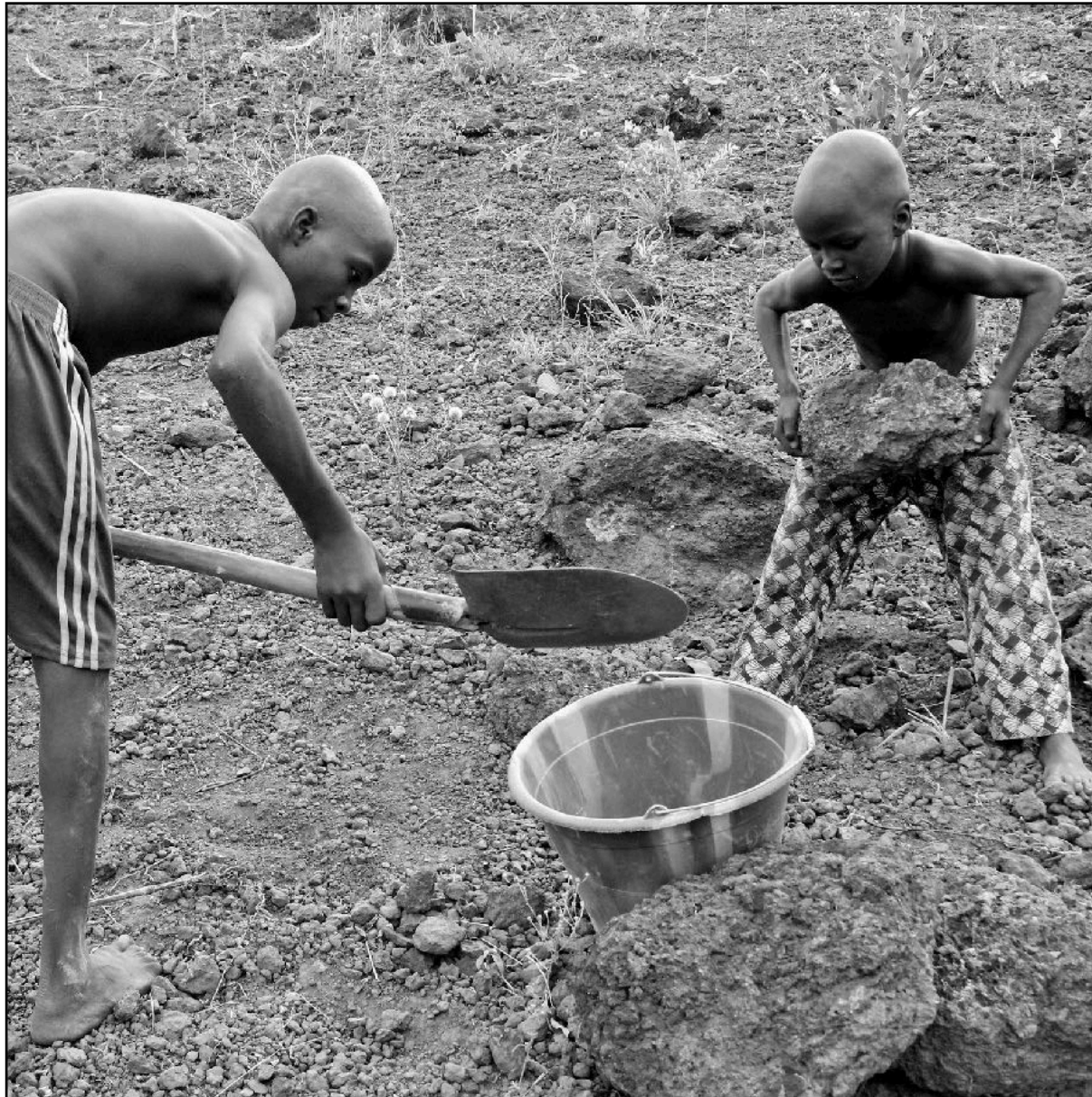
**Les parents doivent agir, et vite, pour empêcher le travail domestique des enfants.** Oui à la mondialisation, non à l'exploitation ».













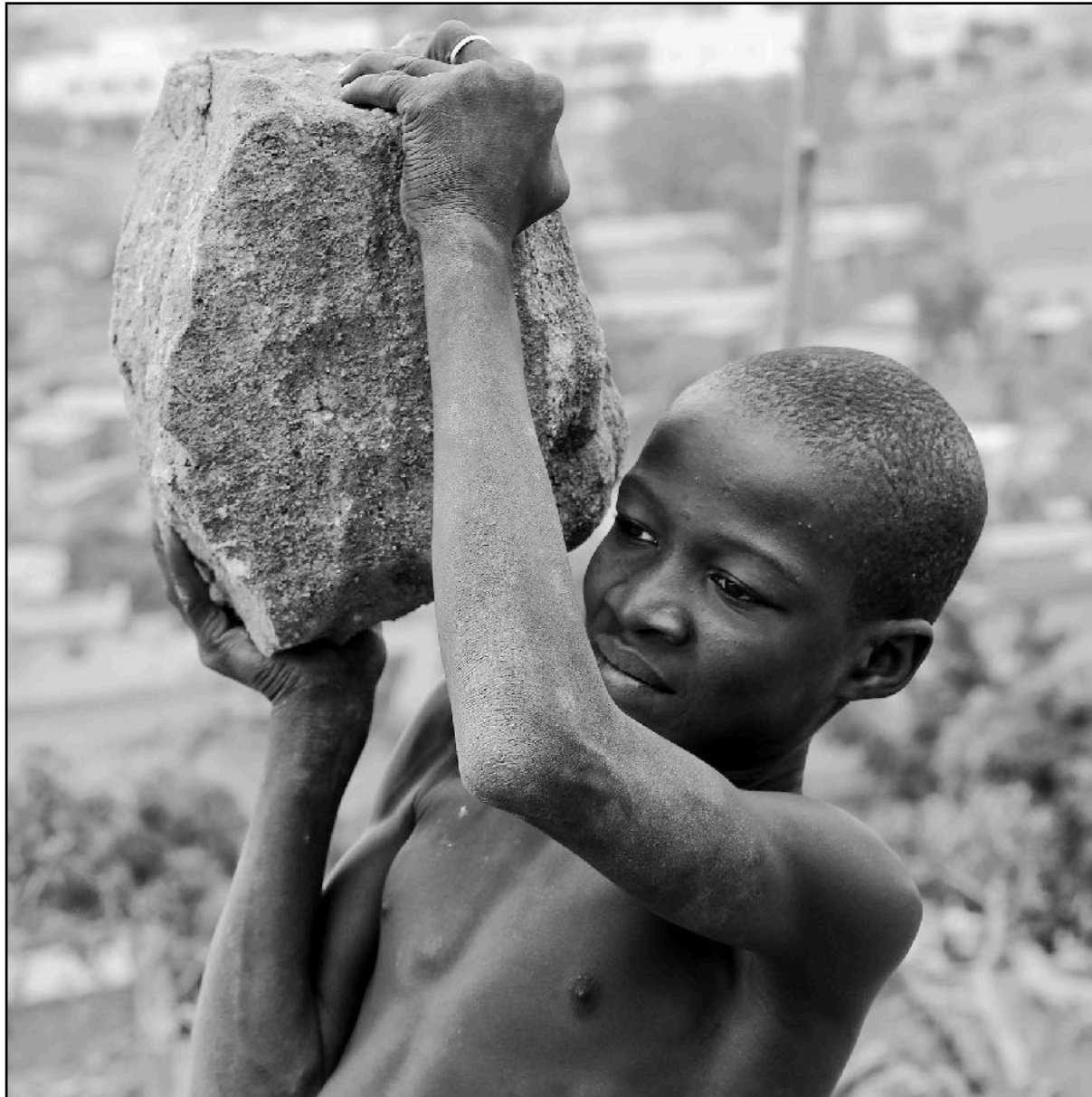












Depuis des années je souhaitais aller en Irlande et jamais je n'aurais pensé aller en Irlande du Nord. Je suivais les événements, les "Troubles" Nord-Irlandais, nés début des années 60, qui ont fait beaucoup de victimes civiles.

En 1994, le cessez-le-feu unilatéral annoncé par l'IRA le 31 août, m'a donné envie de me jeter dans le grand bain. Loin d'être photographe de première ligne, comme d'illustres photographes de guerre, prenant mon courage à deux mains je décidais de partir avec le projet de rencontrer des femmes et des hommes ordinaires de Belfast qui, chacun de leur côté, faisaient leur possible pour réunir les deux camps. Il se trouve fort heureusement qu'une fois sur place et dans la semaine suivant mon arrivée les Loyalistes annonçaient à leur tour un cessez-le-feu le 13 octobre.

1994, je suis à Belfast, où débute le processus de paix.

**Nuala Mac Ferran**, quarante-huit ans, catholique, professeure de français et d'irlandais au collège Saint-Malachy, parlait le gaélique avant l'anglais. Comme la plupart des gens, elle a traversé ces vingt-cinq dernières années dans la souffrance et la terreur. Deux membres de sa famille, emprisonnés, faisaient partie des grévistes de la faim, grève qui fut fatale à dix d'entre eux. Un autre membre de sa famille fut victime d'un "meurtre sectaire".  
***“ L'intégration ne se fera pas avant cinquante ans, dit-elle, et seulement dans la justice, le respect mutuel et un esprit d'amour ” .***

Qu'ils soient protestants ou catholiques, qu'ils soient directement ou non touchés par cette guerre de vingt-cinq ans, les gens de Belfast vivent ensemble. Les étudiants, tel **Darren E. Elwood**, vingt ans, protestant, suivent les mêmes cours dans l'unique université de la ville. Tous utilisent les mêmes transports en commun et la plupart disent ne plus être concernés par les derniers événements...

**Elaine Mac Neill**, vingt-cinq ans, catholique, autre étudiante à "Queen's University", vit dans un appartement avec trois autres camarades qui, comme son père et sa mère, appartiennent aux deux communautés.

D'après elle, ***“les troubles ne concernent qu'une minorité et n'ont sévi que dans les ghettos.”***

Ces derniers restent réticents au cessez-le-feu.

***“ Il faudra attendre quelques années avant que j'aille dans Shankill. ”*** dit **Donal Mc Garry**, vingt-sept ans, catholique et chauffeur de "Black Taxi". "Shankill", quartier protestant et les "Falls", quartier catholique, sont les deux quartiers séparés en 1969 par la "Peace Line". Le long de la « Peace Line » et dans certains quartiers chauds, les patrouilles militaires sont plus fréquentes que dans le reste de la ville.

Partition provisoire d'après **Sir Ian Freeland**, général officier commandant de l'armée britannique (GOC), qui déclarait le 10 septembre 1969 :

***“ La ligne de la Paix est une affaire très, très temporaire. Nous ne voulons pas dans cette ville d'un Mur de Berlin ou quoi que ce soit qui y ressemble. »***

Une autre association : **Cultùrlann Mac Adaim-O'Fiaich**, qui porte le nom de deux férus de la langue gaélique : **Robert Mac Adaim**, protestant presbytérien et **Tomas O'Fiaich**, cardinal catholique, fondée en juillet 1991 dans un ancien temple presbytérien des "Falls", s'attache à promouvoir la langue gaélique par différentes activités : le théâtre, des cours du soir, une école secondaire, un café et un journal, le "LA, Nuachtan na nGael" (Jour, Le Journal des Gaels).

**Colm Mac Aindrea**, vingt-sept ans, d'origine catholique mais sans religion, est responsable du parc d'ordinateurs de l'association et traducteur pour le journal, le gaélique étant sa langue maternelle, il a appris l'anglais plus tard.

Du fait de ses origines, il lui est impensable, actuellement, de traverser "Shankill" ou tout autre quartier protestant. "**Je ne connaîtrai pas la paix de mon vivant.**" **déplore-t-il**, mais le centre dans lequel il travaille est ouvert à tous.

D'autres associations intercommunautaires sont éparpillées dans la ville de Belfast.

L'une d'elles en particulier, Le "**FAIT**" (Les Familles Contre l'Intimidation et la Terreur), créée en septembre 1990 par deux catholiques **Nancy Gracey** et **Sally Mc Cartan** met tout en oeuvre pour dénoncer le terrorisme qui continue de régner au sein des deux communautés.

Nancy et Sally ont toutes deux perdu des parents, Nancy son fils et Sally dix membres de sa famille.

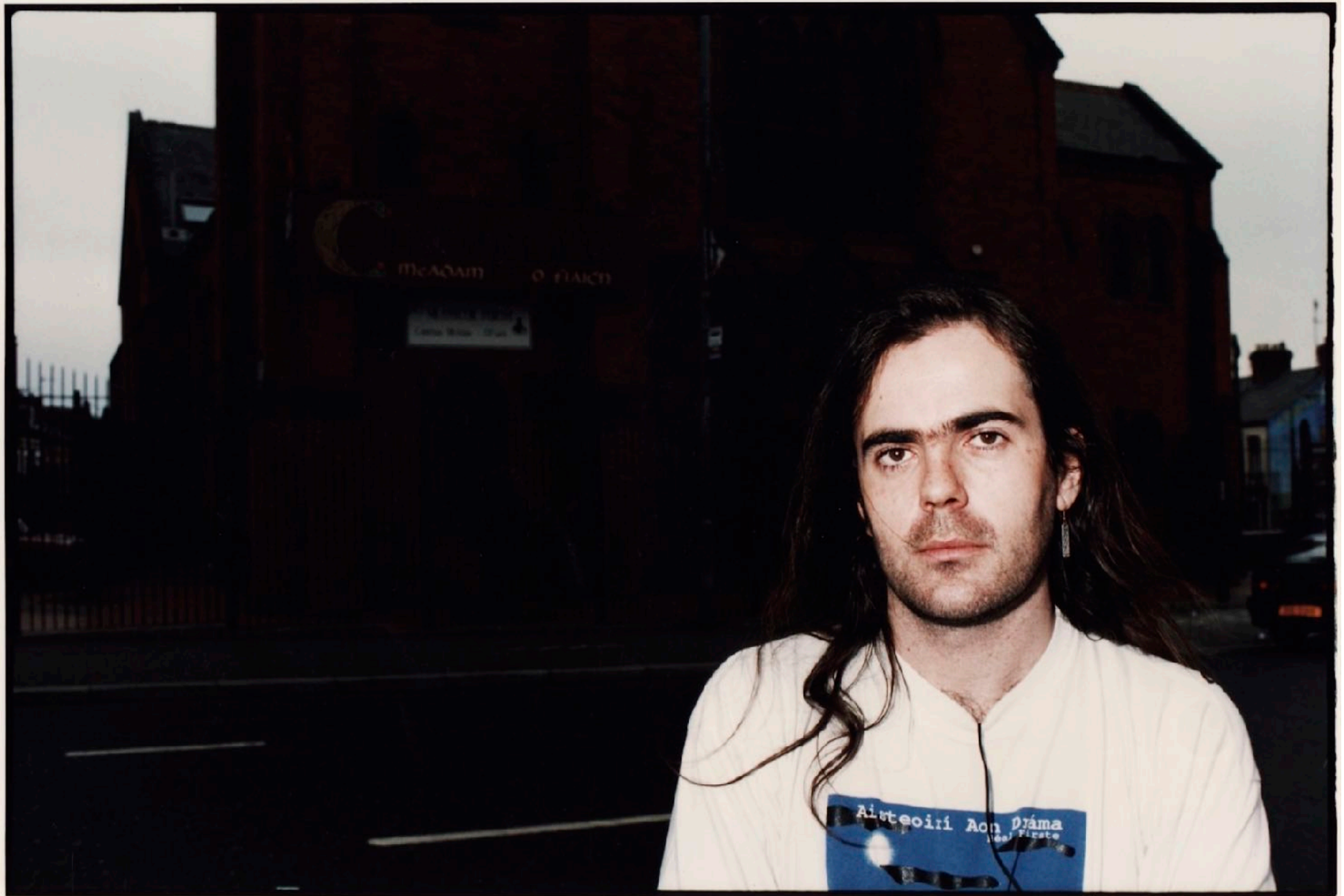
Leur association dénonce le terrorisme, de l'IRA au sein de la communauté catholique et des Paramilitaires Protestants contre leur propre communauté.

Régulièrement, malgré les deux cessez-le-feu, plusieurs personnes ont été victimes d'actes de terrorisme dans leur maison et, comme le dit le **Docteur Philip Mc Garry**, psychiatre, "**Ceux qui souffrent le plus, sont les gens agressés chez eux, car leur domicile, ainsi violé, n'est plus pour eux le sanctuaire familial, symbole de sécurité.**" Travaillant à Belfast Ouest, où se situent les quartiers chauds, il a établi trois catégories de traumatismes dus à la violence en Irlande du Nord :

Les coups de feu partisans, la "sanction de la rotule" (« broken knees ») et les agressions et/ou prises d'otage à domicile.

**Même si au dire des protagonistes, elle n'est pas pour demain, la paix est proche.**

Malgré de réelles difficultés et dans l'attente de la justice et du respect mutuel évoqués par Nuala, la vie intercommunautaire est déjà là, elle reprendra ses droits et les enfants joueront dans les rues de Belfast.



Colm Mc Aindrea



Daneil O'Neil



Darren E. Elwood



West Belfast



Donald Mc Garry



Donegall Pass



East Belfast



Colm Mc Aindrea



Elaine Mc Neil



Falls Aera



Jennifer Mc Cornick



Jonathan Beattle



Mc Bride Family



Nuala Mc Ferran



Patricia Smyth



Paul Hines



Phelim Mc Aleer



Philip & Tocher



Philip Mc Garry



Protestant's boys



Robert Love



Ronnie Saville



Sally & Nancy



West Belfast 2

## « UNE ENFANCE DANS LES CAMPS » IDOMÉNI, GRÈCE. Cyrille Bernon



Je suis photographe professionnel depuis plus de 20 ans. J'ai toujours eu une passion pour l'architecture, les grands paysages et les belles lumières. A mes débuts, j'ai travaillé dans l'architecture et l'environnement. Ensuite quelques années comme graphiste dans le milieu de la mode et de la musique.

J'ai toujours eu un intérêt tout particulier pour les histoires et pour les gens qui les font vivre. Depuis 10 ans je me suis donc spécialisé dans la photo de mariage et les portraits de famille.



Ces dernières années, j'essaie de partir régulièrement en reportage pour témoigner des changements de notre monde, pour donner la parole à ceux qui ne l'ont jamais.

### **Idomeni, Europe, 2016: Une enfance dans les camps.**

Ils étaient environ 5 000 enfants parmi 13 000 réfugiés à survivre dans la boue et le froid, dans le camp de la honte, le camp d'Idomeni au nord de la Grèce !

Je les ai vus jour après jour se transformer, perdre la raison, être avalés par ce camp inhumain. Mais comment pourrait-il en être autrement quand on a tout perdu ?

On peut supporter l'insupportable, on peut traverser des mers et franchir des montagnes, tant qu'il y a de l'espoir. Mais le 08 mars 2016, en officialisant la fermeture de la route des Balkans, l'Europe a mis fin à tout espoir.

A travers mes photos, j'ai souhaité rendre compte de leur quotidien, de leur histoire, de leurs espoirs, et surtout de leur désespoir. Mon reportage s'est naturellement orienté vers les enfants et la famille.

Le camp d'Idomeni a été évacué fin mai 2016. Ces photos n'en sont que plus importantes. Elles témoignent de ce qu'ont vécu ces familles, chez nous, en Europe en 2016.

<http://www.cyrille-bernon.com/grece-2/>



Ils arrivent chaque jour plus nombreux, en famille, épuisés après un long et dangereux voyage. En les voyant ainsi sur les routes, je ne peux m'empêcher de penser qu'il y a 78 ans les français faisaient de même pour rejoindre la zone libre, les espagnols passaient les Pyrénées ...



Nourrissons, femmes enceintes, vieillards ... tous doivent traverser la rivière en crue qui descend des montagnes enneigées.



Sous une pluie battante, ce petit garçon veille sur le feu qui servira à préparer le repas de midi.



Pendant que les adultes font la queue en équilibre sur des poutres qui serpentent au milieu d'un cloaque de boue, cet enfant joue avec les flaques.



Il pleut sans discontinuer depuis une semaine, le camp s'est transformé en un vaste marécage. Dans l'urgence, l'UNHCR monte des tentes dortoirs pour que les familles ne dorment plus dans l'eau.



OPEN THE BORDER, OPEN THE BORDER ... Ces femmes et ces enfants crient leur désespoir devant les journalistes du monde entier en espérant qu'ils soient entendus.



Tout en allaitant son enfant, cette mère tente de maintenir allumé un feu avec du bois vert et mouillé pour pouvoir faire à manger à sa famille. Après 10 jours de pluie, Elle tente de faire sécher du linge, mais tout est trempé dans le camp.



Cette famille fait partie des quelques chanceuses qui ont trouvé refuge dans un wagon de marchandise, à l'abri de la pluie.





Avec près de la moitié de la population, les enfants sont partout, ils jouent, ils rient, mais ils n'en restent pas moins traumatisés. Ils ont vu la guerre, ils ont traversé des pays à pied dans d'effroyables conditions, et finalement ils atterrissent ici en Europe dans ce camp sordide.



NO WATER NO FOOD. Les réfugiés bloquent l'entrée du camp à l'aide humanitaire. Ils ne veulent plus vivre dans ces conditions inhumaines, sous perfusion, mais veulent continuer leur route, retrouver leur dignité.



Ils sont là en famille chaque jour sur le passage à niveau qui sépare le camp A du camp B, pour demander l'ouverture de la frontière avec la Macédoine. Ils sont chaque jour plus déterminés, car il n'y a pas d'autre solution pour eux que de continuer leur route vers l'Europe du nord.



Nourrissons, femmes enceintes, vieillards ... tous doivent traverser la rivière en crue qui descend des montagnes enneigées. L'eau est glaciale, le courant violent et les gros galets glissants. Avec certains passages où l'eau monte jusqu'à mi cuisse, la traversée est dangereuse. Le matin, trois réfugiés dont une femme enceinte sont mort noyés.



La neige n'est pas loin, avec la tombée de la nuit, le froid est mordant. Ces deux enfants font brûler des couvertures pour se réchauffer. Le soir ils sont des milliers à faire de même avec des bouteilles, des bouts de plastique ... l'air sur le camp devient alors irrespirable. De nombreux enfants avaient des problèmes de bronches liés à l'humidité et à ces fumées toxiques.



La nuit tombe sur Idomeni, ce père de famille ramène un dernier chargement de bois depuis l'entrée du camp. Il lui servira à chauffer sa famille pour la nuit.



Tel un étendard brandi aux yeux du monde, cette couverture flotte au dessus de la partie centrale du camp. Il est tard, il commence à faire froid, chacun essaie d'allumer un feu, l'air devient irrespirable.



Au milieu d'un enchevêtrement de tentes bâchées, ce petit garçon brandit sa pancarte : « death quickly with bombs is better to die slow in Idomeni ».







**Parution du n° 3**

**Août 2021**

Abonnement gratuit

<https://www.horizonscollectif.com>